

Jean-Pierre Deconchy
Vincent Dru

L'Autoritarisme

Collection « Psychologie en + »

Presses universitaires de Grenoble
BP 47 – 38040 Grenoble cedex 9
Tél. : 04 76 82 56 52 – pug@pug.fr / www.pug.fr

Chapitre 1

L'origine d'un concept Circonstances et débats

La « personnalité autoritaire »

Des circonstances

Le temps et les lieux

Philosophe et musicologue (grand spécialiste de Wagner!), Adorno s'est trouvé affronté, en même temps que beaucoup d'autres, à une « expérience historique » démesurée : la montée du nazisme en Allemagne. Tout y était massif, paradoxal, tragiquement baroque : son accession au pouvoir par des voies légales, la globalisation de son emprise, la planification de ses destructions et de ses « solutions », l'incroyable fantasmagorie dans laquelle il trouvera son terme, tout au moins sous ses formes d'alors et sous ses formes officielles. Comme beaucoup d'intellectuels juifs allemands – et notamment comme d'autres membres de l'École de Francfort – Adorno avait auparavant quitté l'Allemagne pour les États-Unis.

Expérience et prise de conscience d'un « fait social total », comme aurait peut-être dit Marcel Mauss, encore surdéterminées par sa propre appartenance. Depuis longtemps, lui et bien d'autres avaient perçu – et ils en avaient systématisé l'idée – que le développement de la société occidentale adoptait des modèles « irrationnels ». Mais, d'une certaine façon, les faits dépassaient leurs attentes et fragilisaient leurs explications. Prise de conscience de l'emprise

que peuvent prendre des théories aussi « irrationnelles » que celle du surhomme aryen – par détournement des connaissances historiques – et que celle de la « race » – par détournement des connaissances biologiques. Prise de conscience de la capacité de ce genre d'« idées » à surmonter l'habituel hiatus avec l'« action » pour déboucher sur des pratiques sociales et politiques terriblement « efficaces ». Prise de conscience de ce que l'« irrationalité », le totalitarisme et la barbarie peuvent arriver au pouvoir par des voies d'abord démocratiques : contre tous les angélismes, religieux ou idéologiques, de l'instant et, croyait-on, de toujours. Le tout dans une société intellectuellement raffinée et créatrice, héritière des Lumières et imprégnée de façon dominante par le protestantisme libéral. Expérience d'un « fait social total » échappant, de toutes parts, aux normes de toutes sortes et en total décalage par rapport à ce que ces normes laissaient croire de l'avenir de la société.

Il y aurait eu de quoi se laisser dépasser par la force même de l'expérience et, au mieux, essayer de comprendre les choses à la lumière des systèmes de connaissance accrédités : sciences humaines ou considérations historiques de circonstance. C'est d'abord en refusant la facilité et le simplisme intellectuels que la future recherche sur la « personnalité autoritaire » prend forme.

Le refus des solutions faciles

Il s'agit, pour l'intellectuel de quelque discipline que ce soit, de comprendre « comment » ces choses-là, incongrues jusqu'à l'extravagance, pouvaient se produire. Ne pas tenter de le faire serait céder au divertissement et, finalement, peut-être même à la complaisance. Les faits étaient d'une telle « totalité » qu'ils échappaient aux approches sectorielles. En fin de compte, toutes ces approches relèvent d'un genre descriptif et événementiel. On ne peut pas les expliquer seulement par l'évocation des flottements politiques de la République de Weimar, née de la défaite de l'Allemagne, en

1918. On ne peut pas les expliquer seulement par l'évocation des effets économiques et sociaux de l'inflation galopante. On ne peut surtout pas les expliquer seulement par la description clinique des fantasmes d'un individu paranoïaque, pas plus que par l'évocation de l'« esprit d'un Peuple » incontrôlable (le célèbre *Volksgeist*). Tout cela, Adorno le dit clairement. Il y a comme une disproportion *essentielle*, au sens fort du terme, entre ce que chacune de ces disciplines (histoire, science politique, économie, psychologie clinique...) a de partiel et le poids de l'objet dont il faut rendre compte des modalités d'apparition. Au fond, rendre compte du système nazi par la seule sociologie, par la seule économie ou par la seule psychologie clinique serait *mystificateur*. Pour Adorno, il faut qu'il y ait, à sa racine, quelque chose de plus fondamental et, si l'on peut dire, d'*invariant*. « Quelque chose » qui, en tant que tel, ne dépend donc ni des gens, ni des temps, ni des lieux.

Un va-et-vient permanent entre les faits et les concepts

Est ainsi mis en marche un *va-et-vient* (Deconchy, 1999) entre la prise en considération de données sociales lourdes et la création conceptuelle. Un va-et-vient qui est probablement le nerf de toute recherche sur les attitudes, les comportements et les systèmes à forte charge idéologique.

Au-delà ou ailleurs que ce que l'on voit...

Adorno fait l'hypothèse que, en tout homme, il existe une structure mentale stable dont on dira qu'elle est « potentiellement fasciste » (*potentially fascist*). Le va-et-vient dont on a parlé passe peut-être inaperçu : le « potentiellement » renvoie à une évaluation de type théorique et le « fasciste » relève évidemment du discours culturel de l'époque, suscité par et à propos des systèmes sociaux qu'il s'agit justement d'étudier. De cette structure mentale stable

dont on pose l'« existence » chez tout homme (et pas seulement chez tel ou tel sous-groupe dominateur et barbare, mais même chez ses victimes), on n'a naturellement aucune connaissance empirique directe. Pour Adorno, on sait seulement qu'elle est « activée » en « certaines » circonstances et chez « certains » individus. Lesquelles et lesquels? Question nécessaire, si l'on veut pouvoir passer au plan de l'étude empirique. Il y a naturellement quelque chose de kantien dans la problématique: la structure mentale « potentiellement fasciste » relève du *nouménal* (c'est-à-dire d'un soubassement intelligible et intuitif, nécessaire mais empiriquement non repérable) et il s'agit pourtant de passer à l'étude empirique des *phénomènes* sociaux dont on essaie de comprendre l'émergence. C'est, au fond, le problème fondamental que rencontre toute approche scientifique (au sens fort du terme) de données sociales complexes. Comment, à leur propos, est-il possible de produire une « connaissance » (un jugement synthétique *a posteriori*), sous la forme d'énoncés rationnellement nécessaires (comme s'il s'agissait d'un jugement analytique *a priori*)? Ce n'est pas le lieu, ici, de faire un long exposé sur Kant. Mais comment parler de la pensée allemande sans parler de Kant?

Ce sera le problème d'Adorno et de ses collaborateurs. Le passage de l'un à l'autre sera fatalement bancal et c'est ce dont on essaiera de suivre les étapes dans les pages qui suivent.

*Comprendre ce qui se passe ici
et ce que l'on voit maintenant...*

À partir d'une sorte de sociologie immédiate et globale de l'environnement qui était le leur (l'Est américain et la fin des années quarante), les membres de l'Institut des sciences sociales installé à Chicago font l'hypothèse de travail que cette structure mentale « potentiellement fasciste » se réfracte dans quelques fonctionnements saillants de cet environnement. Ils découpent trois secteurs

socialement typiques de ces fonctionnements : l'*antisémitisme* à l'égard de gens perçus comme provocants, menaçants et enfermés dans leurs groupes (Levinson, 1950a) ; le *conservatisme* en matière politique et économique (Levinson, 1950b) ; l'*ethnocentrisme* agencé autour de trois foyers : la dépréciation des noirs, celle des minorités (alors principalement irlandaises et italiennes), le patriotisme exclusif et stigmatisateur des autres appartenances (Levinson, 1950c). Une série d'échelles est construite à propos de ces trois dimensions. La structure mentale « potentiellement fasciste » se réfracterait dans ces trois secteurs de comportements et correspondrait à l'émergence et à la mise en action de la « personnalité autoritaire ». C'est ce à quoi renverra l'idée de « tendances antidémocratiques » (Sanford, Adorno, Frenkel-Brunswick & Levinson, 1950) qui sera elle-même à l'origine de l'Échelle dite de Fascisme. C'est l'apport que synthétisera *The Authoritarian Personality* et qui, à son propos, introduira une série d'instruments de mesure.

Là où nous en sommes, il faut essayer de faire le point. Adorno et ses collaborateurs, spectateurs intéressés et intellectuels engagés – comme on dit maintenant – prennent en charge un ensemble de données sociales lourdes. Ils perçoivent que les différentes approches « spécialisées » disponibles (approche historique, économique, politique, clinique...) ne peuvent pas en rendre compte, en vertu même de leur effritement. C'est pour surmonter cette difficulté qu'ils font l'hypothèse d'une structure mentale stable « potentiellement fasciste » : une structure dont, en recourant aux vieilles façons de parler, on pourrait dire qu'elle est « connaturelle » à l'être humain. Il s'agirait d'une sorte d'*invariant*, sans lequel – sous quelque forme qu'il prenne – il est probablement impossible de travailler scientifiquement. Pour passer au plan de la recherche empirique, il leur fallait faire une option. Ou bien, ils multipliaient les enquêtes et les sondages en veillant à leur possibilité éventuelle de généralisation ; ou bien, ils procédaient par entretiens et, ultérieurement, par analyse de leurs contenus ; ou bien, ils envisageaient

de mettre en lumière un faisceau de processus généraux, par voie quasi expérimentale ou même expérimentale, comme le feront les recherches évoquées dans le deuxième chapitre. En fait, après ce découpage des données sociales en « secteurs » d'approche (anti-sémitisme, conservatisme économique et politique, ethnocentrisme) et, comme s'il s'agissait d'une évidence, ils travaillent à construire, à étalonner et à appliquer une Échelle d'attitude.

Une échelle d'attitude

Adorno et ses collaborateurs avaient fait l'hypothèse de travail que, là où ils étaient, la structure mentale « potentiellement fasciste » se réfractait dans trois jeux principaux d'attitudes sociales. Ils avaient sans doute conscience que, ce faisant, ils sectorisaient eux-mêmes un ensemble de données qu'ils voulaient pourtant approcher de façon plus englobante.

Ils construisirent ainsi et validèrent une échelle qui, dans une population donnée, rendait compte du degré d'« autoritarisme » des sujets qui s'y inscrivaient. Comme c'est souvent le cas, l'élaboration de cette échelle fut entreprise sur la base d'un certain nombre d'investigations et d'entretiens cliniques. Ces entretiens, ils les menèrent principalement avec les sujets qui avaient obtenu des scores soit très élevés soit très faibles à une échelle particulière : l'Échelle d'*Ethnocentrisme*. On verra par la suite combien, dans l'ensemble des échelles disponibles, cette Échelle d'ethnocentrisme est apparue à bien des chercheurs comme essentielle – comme si, d'emblée, la dimension interactive de la notion d'« autoritarisme » était fondamentale.

L'objectif premier d'Adorno et de ses collaborateurs n'était pas tellement de mettre au point un instrument de mesure qui leur permettrait de situer un individu particulier par rapport aux autres membres du groupe dont il fait partie. Il s'agissait de construire une

échelle qui, d'une façon générale, rendrait compte des structures psychologiques sous-jacentes à l'« autoritarisme ». D'emblée, ils avaient été frappés par le fait que les scores que les sujets, avec lesquels ils travaillaient, obtenaient sur les premières Échelles d'antisémitisme (*AS*), d'ethnocentrisme (*E*) et de conservatisme politique et économique (*PEC*) corrélaient régulièrement et fortement entre eux. C'était, pour eux, une incitation à rechercher dans un type particulier de *personnalité* le soubassement commun de cette convergence des tendances « antidémocratiques ». Recourir à cette idée d'une « personnalité » particulière était d'ailleurs plutôt économique. On pouvait alors essayer de construire une échelle susceptible de traduire cette convergence persistante. Ce serait le moyen, semblait-il, de neutraliser le foisonnement et la charge socio-idéologique dont les toutes premières échelles étaient le support. Ce faisant, on courait naturellement le risque de payer cette simplification de l'objet par la mise entre parenthèses de toute la richesse sociale des données dont on songeait à élucider, au moins un peu, le fonctionnement. Éternel problème du jeu qui se noue entre le foisonnement des données sociales et l'inévitable abstraction scientifique.

Un autre objectif, de nature plus méthodologique celui-là, interférait avec le précédent. Il fallait pouvoir mettre en vis-à-vis les analyses cliniques de genre qualitatif (entretiens, tests projectifs...) avec les mesures quantitatives introduites par les questionnaires et par diverses échelles d'attitude auxquels on pouvait alors recourir. Dans l'axe de ces préoccupations, Adorno et ses collaborateurs, après avoir mené tout un ensemble d'entretiens auprès de sujets qui obtiennent un score très élevé ou un score très faible à l'Échelle d'Ethnocentrisme, les soumettent au célèbre *TAT* (*Thematic Apperception Test*), où l'on demande aux sujets d'inventer une histoire à partir de chacune des images qui leur est présentée. On considère que ces histoires révèlent leurs conflits et leurs motivations (Murray, 1943). Ils en dégagent neuf dimensions qui, pour

eux, sont fondamentales : le conformisme, la soumission à l'autorité, l'agression, le rejet de ceux qui font preuve d'imagination et de créativité (par exemple les artistes...), la superstition et le recours aux stéréotypes, le goût pour le pouvoir, l'esprit de destruction et de cynisme, la condamnation des pratiques sexuelles déviantes. Sur toutes ces dimensions, très différentes les unes des autres, ils observent que les sujets qui obtiennent des scores élevés à l'Échelle d'Ethnocentrisme sont apparemment plus réactifs que ceux qui obtiennent des scores faibles. Ce qu'il pouvait y avoir d'ethnographique dans la notion d'Ethnocentrisme (la dépréciation des noirs, celle des minorités irlandaises et italiennes, le patriotisme exclusif) renverrait ainsi, selon eux, à des dimensions plus générales. De ce fait et dans le cadre d'une certaine façon de voir les choses, ces dimensions seraient alors plus explicatives. C'est à partir de ces dimensions qu'ils construisent une échelle qui, selon eux, rend compte de l'« autoritarisme » des sujets auxquels elle est appliquée. Ils l'appellent « Échelle de Fascisme ». Désormais, quand on dira qu'un sujet est « autoritaire », il s'agira de quelqu'un qui obtient un score élevé à cette Échelle.

Sous sa première forme, l'Échelle de Fascisme (que, désormais, on siglera Échelle *F*) est composée de 29 propositions originales : originales, en ce sens qu'aucune d'entre elles n'a été extraite des échelles antérieures. Le sujet est amené à dire et à nuancer son accord ou son désaccord avec les énoncés qu'elle propose. C'est cette première forme de l'Échelle *F* que l'on trouvera à la page suivante – dans une traduction française (Alexandre, 1971) qui veut seulement illustrer sa formulation. Sous la forme française où nous la transcrivons, elle n'a fait l'objet d'aucun étalonnage ni d'aucune validation, interne ou externe. Elle n'est donc pas utilisable en tant que telle.

Annexe 1. Une traduction de l'Échelle de Fascisme originale.

1. – Les choses les plus importantes qu'il faut enseigner aux enfants sont l'obéissance et le respect de l'autorité.
2. – Aucune faiblesse, aucune difficulté ne peut nous retenir si nous avons assez de force de caractère.
3. – La science a sa place, mais il y a beaucoup de choses importantes que l'esprit humain ne pourra jamais comprendre.
4. – La nature humaine étant ce qu'elle est, il y aura toujours des guerres et des conflits.
5. – Chacun devrait avoir une foi complète dans quelque pouvoir surnaturel auquel il devrait obéir sans poser de questions.
6. – Quand une personne a un problème ou est ennuyée, il est meilleur pour elle de ne pas y penser et de s'occuper des choses qui l'intéressent beaucoup.
7. – Ce dont la jeunesse a le plus besoin c'est d'une discipline stricte, de décisions fermes et de la volonté de combattre pour sa famille et pour son pays.
8. – Celui qui a de mauvaises manières, de mauvaises habitudes, une mauvaise éducation peut difficilement s'attendre à frayer avec les gens convenables.
9. – Certaines personnes sont nées avec l'envie d'accéder aux plus hautes places.
10. – De nos jours où tant de personnes se côtoient et s'assemblent, une personne doit se protéger soigneusement pour ne pas attraper une infection ou une maladie.
11. – Une insulte à notre honneur doit toujours être punie.
12. – Les jeunes ont quelquefois des idées révolutionnaires mais, en vieillissant, ils doivent les abandonner et se stabiliser.

13. – Le mieux, c'est d'utiliser quelques méthodes autoritaires existant avant-guerre en Allemagne pour maintenir l'ordre et empêcher le chaos.

14. – Ce dont ce pays a le plus besoin, plus que de lois et de programmes politiques, c'est de chefs courageux, inlassables et dévoués, dans lesquels le peuple puisse mettre sa confiance.

15. – Les fautes sexuelles, de même que le rapt et l'attaque des enfants méritent plus que le simple emprisonnement : les responsables de tels délits devraient être publiquement châtiés ou pire encore.

16. – Le monde peut être divisé en deux classes distinctes : les faibles et les forts.

17. – Il est difficile de trouver quelque chose de plus abject que quelqu'un qui ne ressent pas un grand amour, une grande gratitude et un grand respect pour ses parents.

18. – Il sera probablement démontré un jour que l'astrologie peut expliquer une foule de choses.

19. – De nos jours, de plus en plus de gens s'occupent de choses qui devraient rester personnelles et privées.

20. – Les guerres et les troubles sociaux peuvent un jour se terminer par un tremblement de terre ou un déluge qui détruira le monde.

21. – La plupart de nos problèmes sociaux seraient résolus si nous pouvions, d'une quelconque manière, nous débarrasser des gens immoraux, déformés, d'esprit faible.

22. – La vie dérégulée des anciens, Grecs et Romains, était rangée si on la compare à celle de certains dans ce pays, même dans les places où l'on pourrait le moins s'y attendre.

23. – Les homosexuels ne sont guère meilleurs que les criminels et devraient être punis sévèrement.

24. – Si les gens bavardaient moins et travaillaient plus, tout le monde s'en trouverait mieux.

25. – La plupart des gens ne réalisent pas combien nos vies sont contrôlées par des complots tramés dans des endroits secrets.

26. – L'homme d'affaires et l'industriel sont plus importants pour la société que l'artiste et le professeur.

27. – Quelqu'un de sain, de normal, de convenable, ne pourrait jamais penser à blesser un ami véritable ou faire quelque chose de semblable.

28. – La familiarité engendre le mépris.

29. – Personne n'a jamais rien appris de vraiment important sinon à travers la souffrance.

Sous-échelles de traditionalisme (1, 8, 24, 26); soumission à l'autorité (1, 3, 5, 12, 14, 27, 29); rejet des gens qui violent les valeurs traditionnelles (7, 8, 11, 15, 17, 21, 23, 24); opposition à l'esprit rêveur et imaginaire (6, 19, 24, 26); croyances en des causes mystiques (3, 5, 9, 18, 20); puissance et fermeté (2, 7, 11, 13, 14, 16, 25); hostilité généralisée (4, 28); projectivité (10, 19, 20, 22, 25); sexe (15, 22, 39).

Il y aurait beaucoup à dire sur la composition de cette échelle originale: ne serait-ce que pour remarquer que tel ou tel de ces 29 énoncés peut apparaître plusieurs fois sous l'intitulé de diverses rubriques dans le questionnaire qui est présenté aux sujets. On ne se livrera pas, ici, à l'analyse de contenu de ces propositions. À part Altemeyer (1981) qui, ultérieurement, se livrera à cette analyse, on n'y a jamais procédé de façon systématique. Altemeyer s'y essaiera pour mettre en place une Échelle dite d'« Autoritarisme de droite » dont nous reparlerons et qui, actuellement, est probablement celle qui est la plus communément utilisée.

Des réactions et des objections

Dès son apparition, la notion d'« autoritarisme » et l'échelle qui en était proposée ont suscité un immense intérêt et cet intérêt demeure encore. Si l'on se réfère aux bases de données disponibles (par exemple: *Psychinfo*, disponible sur internet), on voit que plus de trois mille publications s'y réfèrent. Dans les trente années qui ont suivi la parution de *The Authoritarian personality*, le nombre de ces publications est allé en augmentant (1950-1960: 279 références; 1960-1970: 704 références; 1970-1980: 1 221 références). Après le pic des années soixante-dix et leurs relents de guerre froide, la production a légèrement décru (1980-1990: 519 références; 1990-2000: 534 références). Ce recul tient sans doute aux changements politiques de l'époque: peut-être aussi à ce que l'outillage commençait à sembler un peu court. Il apparaît pourtant que la production actuelle trouve un nouveau souffle (2000-2006: 475 références).

En réalité, dès la sortie de *The Authoritarian personality*, un large débat s'est ouvert à son propos – un débat qui n'est d'ailleurs pas entièrement clos. Assez rapidement, un certain nombre d'objections de fond et de forme ont été faites au concept d'« autoritarisme », tels que l'échelle et sa métrique sont censées l'opérationnaliser. On peut organiser ce débat autour de trois questions:

- L'arrière-fond idéologique du concept et de sa métrique est-il aussi neutre qu'on l'avait imaginé de prime abord?
- L'attitude « autoritaire », telle qu'elle peut être établie par l'Échelle d'Autoritarisme, renvoie-t-elle à un clavier de comportements particuliers?
- Les réponses des sujets aux questions qu'on leur pose correspondent-elles à ce qu'ils pensent « vraiment » ou à ce que, dans le

cadre d'une volonté de bienséance politiquement correcte, ils considèrent qu'il est « convenable » de répondre ?

À vrai dire, ces questions sont celles que l'on peut se poser à propos de tout recueil systématique de données. Peut-être sont-elles rendues plus vives par les enjeux idéologiques auxquels, ici, elles renvoient.

Le non-dit idéologique de l'« autoritarisme »

Le « droitisme » de l'Échelle d'Autoritarisme

C'est l'accès et l'installation au pouvoir du nazisme qui avaient conduit Adorno et son groupe de Chicago, après plusieurs étapes de réflexion, à proposer la notion d'« autoritarisme » et à construire une échelle qui, là où ils travaillaient, leur permettait de mesurer celui des gens qu'ils y rencontraient. Par son poids même, ce contexte historique, social et idéologique avait accredité des façons de penser qui mettaient en parallèle la personnalité autoritaire et l'adhésion au corpus idéologique et aux pratiques politiques du nazisme. Assez vite, des gens comme Christie, Havel et Seidenberg (1958) ont signalé l'artefact qui fait que, dans la forme originale de l'Échelle *F*, la quasi-totalité des items sont présentés de telle manière que leur adoption implique des tendances fascisantes (voir ultérieurement Freyhold, 1985 et, plus récemment, Meloen, 1993). Dans le contexte de l'époque et de là où l'on travaillait à construire la notion d'« autoritarisme », il paraissait comme allant de soi que le mot même de « fascisme » correspondait à une attitude « de droite ». Autrement dit, quelqu'un qui obtenait un score élevé à l'Échelle d'Autoritarisme était, par définition pourrait-on dire, un homme de droite. C'est probablement Shils (1954) qui insista avec le plus de force sur le fait que l'Échelle *F* néglige l'éventualité

d'un autoritarisme de gauche (éventualité que l'on abandonnera pendant près de vingt ans. Voir à ce propos Kohn, 1972), puisque tous les individus qui pourraient en être représentatifs sont considérés comme des sujets non-autoritaires. C'est ce qu'il appelle le « droitisme » (*rightism*) de l'Échelle d'Autoritarisme. Au-delà du problème de métrique, il reste à savoir si ce « marquage de droite » peut affecter le concept lui-même. Mais, pour l'instant, on en restait encore à cette analyse de type métrique. C'est Milton Rokeach qui, plus tard, posera le problème de fond.

Un sujet qui n'est pas « autoritaire » est-il nécessairement un sujet démocratique ?

On commence à percevoir que l'Échelle d'Autoritarisme n'est pas totalement réversible. Si on sait à peu près à quelle attitude correspond l'obtention de scores très élevés, on ne sait pas trop ce qu'il en est des sujets qui obtiennent des scores très faibles. Dans la mesure où l'on est tenté – d'ailleurs sans tellement s'en expliquer – de considérer que « le contraire » de la « personnalité autoritaire » c'est la « personnalité démocratique », on ne peut pas considérer que l'obtention de scores très faibles renvoie à ce dernier type de personnalité. Contrairement à ce que l'on a pu penser, il y a quelques années, il ne semble pas possible d'établir ce que serait une « personnalité démocratique » en recourant à la conceptualisation et à la métrique d'Adorno. Pas même ce que Pagès (1987) considérerait, avec bonheur, comme une « personnalité amène ».

Pour Meloen (1993), Adorno et ses collaborateurs, personnellement impliqués par leur désaveu des données sociales et politiques qu'ils voulaient élucider, ont été fascinés par ce qui se passe à l'une des deux extrémités de leur échelle : là où les sujets obtiennent des scores très élevés et qui permettent de les considérer comme très « autoritaires ». Ils ne se sont pas trop demandé ce qui se passe à

l'autre extrémité de l'échelle : là où les sujets obtiennent des scores très faibles.

De multiples travaux ont essayé de « meubler » ce vide de l'autre bout de l'échelle (voir Deconchy, 1999). Kreml (1977), par exemple, essaie d'opérationnaliser la notion de personnalité antiautoritaire (prédisposition à s'opposer aux normes et aux consignes édictées par l'autorité, prédisposition à la mise en question de l'ordre social et intellectuel, prédisposition à la contestation du pouvoir, tendance à l'impulsivité). Dans cette ligne encore, Dombroso et Levinson (1950) considèrent que les scores vraiment très bas à l'Échelle d'Autoritarisme correspondent à des militantismes actifs en faveur de la démocratie et que les scores modérément bas correspondent à des pacifismes divers. Zwillenberg (1983) mettra en regard ces scores et les pratiques judiciaires, dans des situations classiques de délibérations de jurys dont la psychologie sociale s'est un moment délectée. Peu de ces entreprises ont débouché sur une véritable opérationnalisation des attitudes qui correspondent aux scores les plus bas obtenus sur l'Échelle d'Autoritarisme. Qu'il est alors difficile de considérer comme réversible.

« Autoritarisme » de droite et « autoritarisme » de gauche

Le débat prit une autre ampleur et une autre densité idéologique avec l'idée que, en tant que tel, l'« autoritarisme » peut aussi bien être de gauche qu'être de droite (revue dans Stone, Lederer & Christie, 1993). Shils (1954), par exemple, s'intéresse à des sujets que, en fonction de critères divers, il considère comme idéologiquement « de gauche ». Chez ceux d'entre eux qui relèvent d'une attitude « autoritaire », il observe que coexistent leur rejet des Juifs ou des minorités ethniques et leur conformisme à l'égard des institutions. Mais il observe également un parallélisme entre l'attitude négative de sujets « autoritaires » (ainsi présumés « de droite ») à

l'égard du pouvoir économique qu'exerceraient les Juifs et l'attitude de sujets communistes (naturellement « de gauche »), qui considèrent que le pouvoir économique et que les moyens de production sont exclusivement aux mains d'une classe sociale dominante et délibérément hégémonique. On pouvait ne pas immédiatement s'y attendre.

En réalité, cette problématique nouvelle et encore mal assurée était rendue possible par le changement de contexte social et politique dans lequel la recherche et la réflexion prenaient forme. Peu à peu, le contexte historique et idéologique dans lequel était née la réflexion sur l'« autoritarisme » cédait la place à un autre contexte, moins unilatéral et plus composite. En référence aux fonctionnements staliniens, s'imposait de plus en plus l'idée qu'il existe aussi un autoritarisme et même un fascisme de gauche. On verra que Rokeach (1954, 1956, 1960) déverrouillera le débat quand il situera le « dogmatisme » en deçà des « contenus » spécifiques des idéologies particulières, qu'elles soient globalement dites « de droite » ou dites « de gauche ».

Peut-on prévoir comment un sujet « autoritaire » va se comporter ?

Y a-t-il un lien entre l'*attitude* autoritaire, telle qu'elle est établie à partir de l'Échelle d'Autoritarisme, et un clavier de *comportements* apparemment justifiables de cette même dénomination ? C'est naturellement un type de débat qui déborde, de toutes parts, le cas particulier de l'« autoritarisme ». Le lien entre l'*attitude* supposée et que l'on pose comme une disposition « intérieure » aux sujets avec les *comportements* qu'ils adoptent et que l'on peut observer de l'« extérieur » ne va pas de soi, alors qu'un certain nombre d'habitudes sociales poussent à considérer que les comportements adoptés par les sujets traduisent directement leurs attitudes. C'est tout le

sens de la question posée, de multiples fois, par Beauvois et par Joule, dès le début des années quatre-vingt (1981). À un autre niveau que celui où ils se situent mais dans de multiples domaines, les attitudes sont apparues comme ne pouvant que faiblement prédire les comportements qui seraient censés en découler (voir Wicker, 1969). Bien avant la publication de l'Échelle d'Autoritarisme mais dans un champ voisin, La Piere (1934) avait montré que, en matière de préjugé par exemple, les attitudes ethnocentriques n'ont pas de lien évident avec les comportements que l'on adopte, de fait, à l'égard des autres groupes ethniques. Ainsi, un restaurateur qui avait précédemment déclaré qu'il refusait de recevoir des clients asiatiques accepte de le faire quand un client de ce genre se présente effectivement au restaurant. L'appât du gain aurait-il eu raison de l'attitude invoquée?

L'argumentation par laquelle on avait introduit l'idée qu'il existe une « attitude autoritaire » a rendu le débat plus complexe, déduite qu'elle était, après quelques étapes intermédiaires, de l'idée d'une « structure mentale » stable. En fin de compte, il semble bien que les scores obtenus à l'Échelle d'Autoritarisme corrèlent davantage avec ceux que l'on obtient sur d'autres échelles d'attitude (tout aussi « intérieures ») qu'ils ne correspondent à la description de comportements spécifiques (Titus & Hollander, 1957; Titus, 1968). Blass (1977) a examiné, de plus près et à un niveau plus théorique, les relations qui existent entre des dispositions autoritaires et les comportements qui, semble-t-il, devraient en relever comme la soumission à l'autorité, la sensibilité à la conformité sociale, les comportements d'agression ou encore certaines options politiques. Après avoir analysé une bonne part de la production scientifique, il estime que, dès l'origine de la recherche, les théories de la personnalité et des attitudes auxquelles on s'est référé ont été utilisées à propos de comportements qui n'ont, avec elles, aucun lien qui puisse être théoriquement ou empiriquement établi.

Le score obtenu à l'Échelle d'Autoritarisme ne permettrait donc pas de prévoir quels comportements les sujets allaient adopter dans la vie réelle. Toutefois et à juste titre, Blass fait remarquer que, lorsqu'une variable indépendante (l'*attitude* autoritaire) n'a pas l'effet prévu sur une variable dépendante (des *comportements* autoritaires), cet échec ne signifie pas obligatoirement que la variable indépendante (l'*attitude* autoritaire) n'a pas de sens, en soi ou à propos des effets dont on avait fait l'hypothèse. Peut-être la mise en place de la variable dépendante a-t-elle été trop hâtive et trop hasardeuse.

Dans le prolongement des travaux de Titus et Hollander (1957; Titus, 1968), c'est probablement Ray (1971, 1976) qui est allé le plus loin en ce qui concerne la relation entre l'*attitude* « autoritaire » et les *comportements* que l'on considère spontanément comme « autoritaires ». Tel qu'il a été introduit et défini par Adorno, l'« autoritarisme » se situerait à un autre niveau que celui d'une « attitude » à l'égard de l'autorité: que l'on y soit soumis ou qu'on l'exerce soi-même. Pour Ray, quand il s'agit de présumer de comportements futurs, la faible validité des échelles d'attitude est liée au type de questions que l'on pose aux sujets. Quand on fait remplir un questionnaire de personnalité, on attire leur attention presque exclusivement sur leurs propres conduites et sur leurs propres comportements. Par contre, quand on leur fait remplir une échelle d'attitude, on oriente surtout leur attention vers des prises de position à l'égard d'objectifs sociologiquement et idéologiquement très chargés auxquels ils sont souvent étrangers et dans lesquels, pour la plupart d'entre eux, ils ne sont ni impliqués ni engagés. C'est probablement le cas des situations sociales complexes qui sont en jeu dans la problématique de *The Authoritarian personality*.

La question de la relation entre l'attitude autoritaire et les comportements qui sont censés en découler se pose donc avec force. Mais

cette question renvoie à un problème de concept et non pas à une difficulté de métrique. Au troisième chapitre, on verra que cette question se greffe de plus en plus sur l'approche des interactions sociales qui ne font pas que se nouer de personne à personne mais qui s'insèrent dans des champs d'interaction plus complexes (par exemple les préjugés et les stéréotypes sociaux). Nous renvoyons à ce troisième chapitre.

Quand ils répondent aux questions, les sujets disent-ils vraiment ce qu'ils pensent ?

Un problème général

À vrai dire, l'idée qu'il faut prendre en considération l'enveloppe sociale globale dans laquelle les comportements se produisent intervient également à propos des conditions concrètes dans lesquelles on recueille les données. Sous cet angle, on peut dire que le premier « comportement » que les sujets produisent, c'est précisément le fait de répondre aux questions qu'on leur pose. On peut se demander si, pour diverses raisons, un sujet ne donne pas son accord à telle ou telle de ces questions sans même trop s'intéresser à son contenu. Par exemple, il peut donner son accord parce qu'il pense que c'est ça qu'on attend de lui, parce qu'il estime que donner son accord est « socialement désirable » et que dire son désaccord serait « socialement inconvenant ». Cronbach (1946) a montré que, lorsque des sujets répondent aux questions qui composent une échelle, on trouve chez eux les traces d'une stratégie générale d'*acquiescement* aux énoncés proposés, indépendamment des contenus de ces énoncés. Il faudrait *acquiescer* à ce que l'enquêteur a pris l'initiative d'énoncer, sous peine de mettre en danger le bon ordre, voire les bonnes mœurs. Couch et Keniston (1960) aussi bien que Rorer (1965) ont montré que ce biais d'*acquiescement* est d'autant plus

puissant que les propositions qui composent une échelle tendent à aller toutes dans le même sens : c'est, on l'a vu, le cas de l'Échelle d'Autoritarisme. Ils ont également montré que ce biais intervient encore davantage pour les propositions qui ont une forte *ambiguïté*. Cette Échelle comprend de nombreuses propositions de ce genre.

La mesure de l'« autoritarisme » serait-elle alors entièrement biaisée? En ce qui concerne l'« autoritarisme », les fortes corrélations que l'on obtient régulièrement entre les Échelles de conservatisme, d'antisémitisme et d'ethnocentrisme ne seraient-elles pas dues à une tendance générale à l'acquiescement – dès lors que les propositions vont à peu près toutes dans le même sens? Si tel était le cas, le syndrome « autoritaire » identifié par l'Échelle d'Autoritarisme mesurerait alors une tendance à l'*acquiescement* mais il ne renverrait pas à une attitude spécifique et originale. On ne saurait pas ce que les sujets « pensent vraiment ». Le problème soulevé est probablement insoluble en son fond, mais on a essayé de le circonscrire et on l'a fait avec ingéniosité.

Les échelles « inversées » d'Autoritarisme

Pour isoler, au moins partiellement, cette stratégie d'*acquiescement* d'une part, l'accord « vraiment » donné aux *contenus* des propositions d'autre part, de nombreuses recherches ont construit et ont utilisé des échelles d'Autoritarisme « inversées ». Dans ce genre d'Échelle, on utilise les mêmes propositions que celles qui se trouvent dans l'Échelle d'Autoritarisme classique mais on en inverse le sens de telle façon que, si on se dit d'accord avec elles, on adopte une position non-autoritaire. Par exemple, dans l'Échelle d'Autoritarisme (*F*), on demande aux sujets de prendre position par rapport à une phrase comme « L'homme d'affaires et l'industriel sont plus importants pour la société que l'artiste et le professeur ». S'ils sont d'accord avec cette proposition, on considère que c'est là une marque de leur « autoritarisme ». Dans une échelle « inversée »,